

LA “NOUVELLE” RÉVOLUTION CHINOISE: COMMUNES PAYSANNES OU... CASERNES TOTALITAIRES...

Dans «Le Monde Libertaire» de janvier 1959, Michel Penthié exprime de fort pertinentes remarques sur le heurt entre les prétentions marxistes et les réalités paysannes. Nous voudrions, à son exemple, rejeter la prévention et le parti-pris. D'accord avec lui sur l'échec de la collectivisation agricole en U.R.S.S. Pour que le principe soit respecté et le pouvoir de la caste dirigeante consolidé, on a sacrifié des millions de «vagues humanités». Les faillis s'improvisent juges et syndics de leur faillite et balayent les principes en même temps que les cendres des victimes. Mais ils se maintiennent au pouvoir.

On voudrait opposer à ces séquelles logiques du stalinisme, la dissidence yougoslave et l'originalité chinoise. On reconnaît sans aucune gêne que l'expérience de gestion ouvrière en Yougoslavie n'est pas méprisante, quoique dépréciée par le pouvoir totalitaire. Mais celle dite des communes paysannes en Chine - telle qu'elle transparait à travers les fumées de la propagande, s'est engagée et se développe sous le double signe de l'exploitation et de l'oppression...

Les communes chinoises sont-elles nées de l'initiative spontanée des masses populaires? La généralisation extrêmement rapide exclut cette hypothèse. R. Crossmann, journaliste travailliste, en un reportage nettement favorable parle surtout des «brigades de choc» communistes. Nous avons déjà connu en U.R.S.S., la surenchère hystérique du stakanovisme. Les chefs locaux chinois ont voulu par leurs succès se signaler à l'inspirateur Mao-Tsé-Toung que sa formation militaire et... «léniniste» ne prédispose guère à une orientation libertaire. Le Comité Central du Parti communiste chinois (session du 28-11 au 10-12) a condamné les excès de zèle des «activistes» locaux, en même temps qu'il «enregistre» la «non-rééligibilité» de Mao-Tsé-Toung à la présidence de la République.

Voici cependant, selon des observateurs objectifs, les causes de l'expérience entreprise en Juillet 1968:

- 1- Une inflation démesurée de la population;
- 2- Un retard technique considérable. Une grande misère paysanne. L'échec de la récente collectivisation agricole;
- 3- La nécessité de mener parallèlement l'industrialisation, l'aménagement du territoire, la production agricole;
- 4- La crainte par l'allègement de la population rurale et l'accession des paysans à la petite propriété de voir se constituer une classe sociale suffisamment solide pour s'opposer à l'arbitraire étatique.

Il n'est pas difficile de constater l'analogie entre la «socialisation» chinoise et l'accumulation primitive ou la révolution industrielle du XIXème siècle en Occident. Mais la vitesse de l'évolution réduit par sa grandeur les autres facteurs à des nombres négligeables. La masse en croissance démesurée, moteur de l'accélération, brise les normes habituelles.

Ce n'est pas un phénomène nouveau qu'une industrialisation, d'autant plus rapide qu'elle fut plus retardée, pas plus que les migrations de la campagne dépeuplée aux villes tentaculaires.

Mais la quantité change la qualité, la masse engendre la catastrophe. Un immense prolétariat circule sur les routes et dans les rues, et aucune police ne pourrait résister au débordement.

Il y a une solution: la limitation des naissances. Mais les remèdes préventifs ou... curatifs restent difficiles à appliquer par un peuple inculte - et l'effet n'intervient qu'à longue échéance. D'ailleurs, le Parti Communiste russe a répudié le néo-malthusianisme.

Ne peut-on alors déceler la pensée et l'arrière-pensée des maîtres?

Il faut mobiliser les gens sur place: d'où interdiction des migrations et déplacements.

Il faut sur place briser tout ce qui fixe les individus au terroir, militariser les hommes et les femmes, afin de porter rapidement aux points décisifs une main-d'œuvre dont l'abondance compensera l'insuffisance des machines, d'ailleurs difficiles à déplacer: exploitation maximum caractérisée par la surproduction, les grands travaux... et le gaspillage possible et souhaité d'un matériel humain en surnombre.

Quant au miracle de l'industrie locale, de «l'industrialisation sans urbanisation»..., de la multiplication des hauts-fourneaux... du barrage réalisé selon une image scolaire... des fonderies montées selon description schématique tracée par deux paysans... des billes pour roulements fabriqués par les femmes qui les pilonnent dans un mortier et des enfants qui les finissent à la main... s'il émeut encore le bon Crossmann... semble aujourd'hui condamné par les autorités officielles comme mirage coûteux et dangereux. Il est vrai qu'on a connu, il y a deux mille ans, une riche civilisation où l'esclavage rendait inutile tout progrès technique. Il est vrai que les femmes et enfants furent jetés dans les mines et usines anglaises, au début de la révolution industrielle. Analogies qui fixent notre jugement!

On comprend cependant les préjugés favorables qu'une telle expérience suscite chez nos amis les plus sûrs. La suppression de la propriété individuelle, la ruine des traditions familiales marquent les étapes de la révolution que nous souhaitons. A condition qu'on n'avance pas à contre-sens.

Car la famille féodale réalisa un progrès sur l'esclavage antique qui brisait les couples, séparait les parents des enfants, lors de la répartition de la main-d'œuvre servile. Car la propriété individuelle, libérée des servitudes féodales apparut - non seulement aux grands bourgeois de la Constituante - mais encore aux Jacobins de la Convention, comme la garantie de la liberté et des droits civiques.

On est révolutionnaire si l'on se libère de la propriété et de la famille. On est encore victime de la réaction, si l'on n'a pas encore atteint le stade des libertés civiles et de la propriété familiale.

Le socialisme ne sortira de l'industrialisation que si celle-ci est humanisée par une organisation ouvrière libre. La commune libertaire ne vivra que d'une propriété collective exploitée par une technique supérieure et se composera d'individus qui voudront savoir où on les mène... où mieux encore qui refuseront de se laisser mener.

Roger HAGNAUER.
